

# LE PAYS DE FRANCE



*G.<sup>al</sup> Ivanoff*

Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

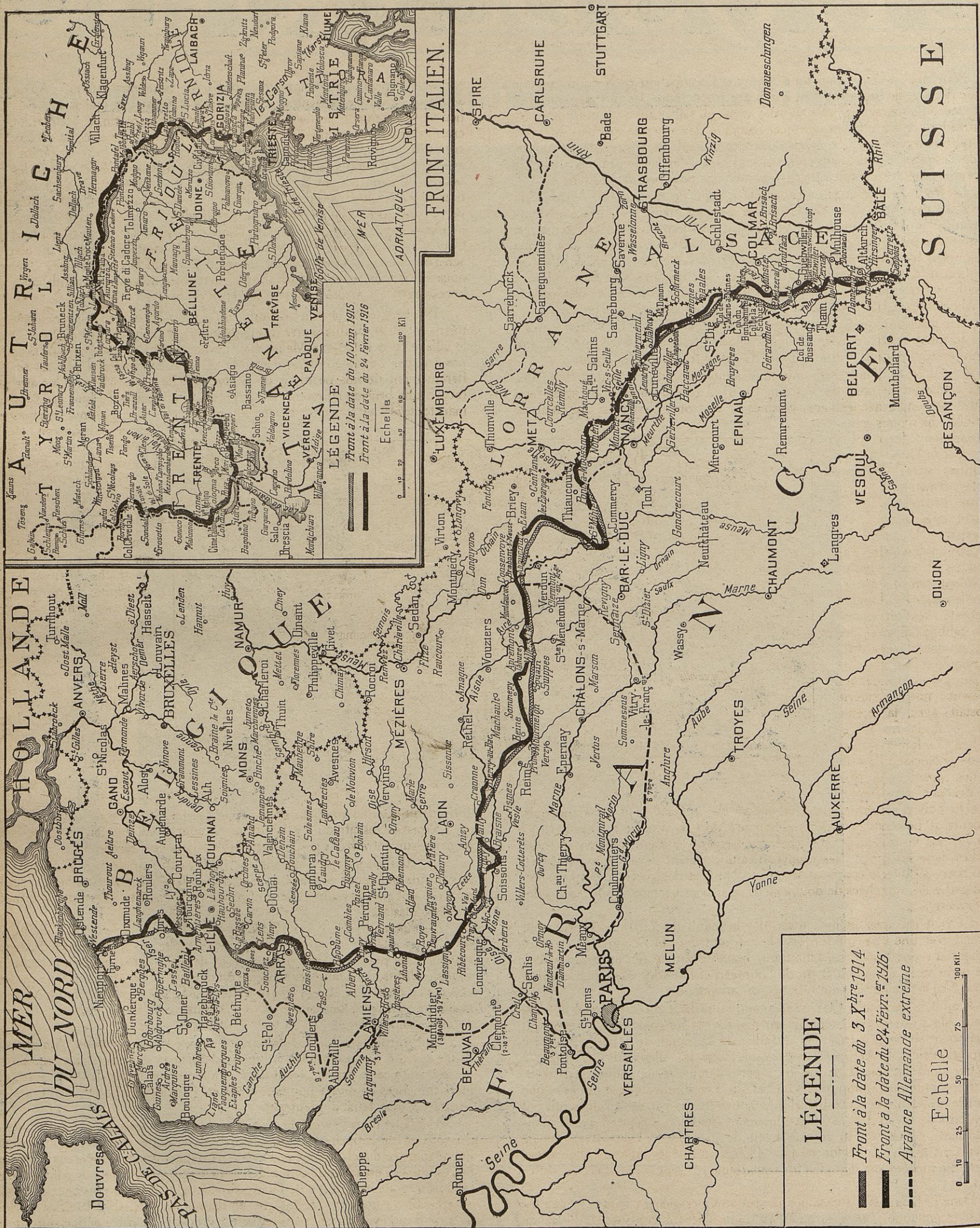
Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

Abonnement pour la France.... 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger... 20



# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



# LA SEMAINE MILITAIRE

DU 17 AU 24 FÉVRIER

Pour des raisons stratégiques — sans l'occupation de Verdun, aucune action décisive ne peut avoir lieu sur notre front ; pour des raisons politiques — le mécontentement gronde en Allemagne ; il fallait aussi impressionner les neutres hésitants ; il fallait devancer l'attaque des alliés au printemps ; pour des raisons dynastiques — le kronprinz commande les armées de l'Argonne et de Lorraine ; pour toutes ces raisons, les Allemands ont déclenché, le 21 février, une formidable offensive contre nos positions de Verdun.

Le front où s'est engagée la bataille s'étend de Brabant-sur-Meuse vers Ornes, en passant au bois des Caures et par Beaumont ; il fait face à Montfaucon, au nord de Verdun, à des altitudes qui varient entre 200 et 300 mètres ; ce sont des plateaux, les uns nus, les autres boisés, séparés par des ravins quelquefois très profonds et par suite ouverts à l'attaque. Ornes, à l'Est, est en bordure d'une forêt qui couvre plus de 300 hectares ; en face s'élèvent deux hauteurs appelées les « deux Jumelles d'Ornes », fortement occupées par les Allemands et qui nous aurait coûté trop cher d'enlever.

Les positions que nous tenons en avant de Verdun sont très fortes ; elles forment quatre puissantes lignes de défenses successives que l'ennemi devra prendre pour arriver à la limite du camp retranché de Verdun.

Le 20 février, notre communiqué annonçait une certaine activité des deux artilleries au nord de Verdun. Le 21, l'aviation allemande avait reçu l'ordre de bombarder les gares voisines de ce front ; c'est ainsi que, dans la matinée, dix avions ennemis lançaient des bombes sur Bar-le-Duc et sur quelques gares environnantes ; dans l'après-midi, quinze avions effectuaient une attaque sur Revigny ; le soir, un zeppelin renouvelait cette attaque ; il était abattu. En même temps l'artillerie allemande redoublait d'activité, ses canons de tous calibres, jusqu'à des 305, tonnaient sans relâche, couvrant d'obus le terrain que nos troupes occupaient ; notre artillerie ripostait avec la même énergie. A la fin de la journée, l'infanterie allemande se lançait à l'assaut de nos positions à l'est de Brabant-sur-Meuse, entre le bois d'Hautmont et Herbebois ; elle prenait pied dans quelques éléments de nos tranchées de doublement. Mais au prix de quelles pertes ! Nos 75, nos mitrailleuses, nos lebel, les grenades avaient fait de profondes brèches dans ses rangs ; les cadavres s'amoncelaient devant nos parapets ; puis, notre infanterie contre-attaque à son tour et déloge vivement l'ennemi de la partie des tranchées de doublement où il avait pénétré. Nous faisons des prisonniers.

La nuit est assez calme ; mais, dès le matin du 22, le bombardement reprend avec une intensité formidable ; ce sont des obus de gros calibre qui tombent sur nos tranchées, labourant, bouleversant le terrain ; nos poilus, dans leurs abris, attendent la fin de l'ouragan et l'attaque d'infanterie qui le suivra. Nos artilleurs tenaient tête à cette canonnade.

A midi se déclancha l'assaut allemand entre Brabant-sur-Meuse et Herbebois. Alors nos 75 ouvrirent un feu d'enfer sur les colonnes ennemies qui s'avançaient en rangs serrés ; les mitrailleuses se mirent de la partie ; ce n'est qu'après avoir subi des pertes effroyables que les Allemands parvinrent à pénétrer dans le bois d'Hautmont ; partout ailleurs ils étaient repoussés. Notre communiqué annonçait : « La bataille a continué aujourd'hui avec une intensité croissante et a été énergiquement soutenue par nos troupes qui ont fait subir à l'ennemi des pertes extrêmement élevées ». Il ajoutait que le bombardement s'était étendu sur un front de près de 40 kilomètres, depuis Malencourt jusqu'à la région en face d'Etain, et que les attaques allemandes avaient été menées par des effectifs appartenant à sept corps d'armée différents.

Dans le bois des Caures, nos contre-attaques avaient enrayé toutes les offensives ennemies ; ce n'est qu'à l'est du bois des Caures que les Allemands parvenaient à pénétrer dans le bois de Villo. Au sud d'Ornes, leurs assauts

sur notre ligne d'Herbebois étaient arrêtés par nos contre-attaques. Après une accalmie de quelques heures, la canonnade reprenait le mardi soir vers dix heures et durait une partie de la nuit. Le lendemain matin, le bombardement croissait encore d'intensité et l'attaque de l'infanterie ennemie se déclenchait sur un front plus étendu, quinze kilomètres environ ; la lutte se poursuivait avec violence depuis la rive droite de la Meuse jusqu'à Herbebois ; les bataillons ennemis étaient lancés en vagues successives contre nos positions ; notre feu ouvrait dans cette masse des brèches sanglantes. Des contre-attaques parties de notre côté rejetaient les assaillants. Cette offensive était enrayée mercredi soir. A ce moment nous avions repris la majeure partie du bois des Caures ; mais nous avions évacué le village de Hautmont, après un combat acharné où nos troupes avaient infligé à l'ennemi des pertes très élevées ; nous en tenions cependant les abords. Une forte attaque allemande sur Herbebois avait été arrêtée net par nos feux de barrage.

Pendant toute la nuit suivante, du 23 au 24, la lutte continua avec la même intensité depuis la rive droite de la Meuse jusqu'au sud d'Ornes. Mais le village de Brabant-sur-Meuse était devenu intenable sous la pluie d'obus ; nos troupes l'évacuèrent au cours de cette nuit, protégées par les tirs de flanquement de nos positions de la rive gauche de la Meuse. Une attaque, forte d'une brigade au moins, nous reprenait une partie du bois des Caures ; mais toutes les attaques sur Beaumont, menées avec une extrême violence, ont

été impuissantes à nous en déloger. A l'est du front d'attaque, nous dominons, en avant d'Ornes, le couloir qui est situé au sud d'Herbebois.

Pendant la journée du jeudi, 24 février, après un nouveau bombardement, les Allemands ont multiplié leurs attaques furieuses entre la rive droite de la Meuse et Ornes, laissant sur le terrain des monceaux de cadavres, sans parvenir à rompre notre front. Aux deux ailes, nous avons reporté notre ligne, d'une part, en arrière de Samogneux, d'autre part, au sud d'Ornes.

La bataille engagée devant Verdun est la plus formidable attaque que nous ayons subie depuis la bataille de la Marne.

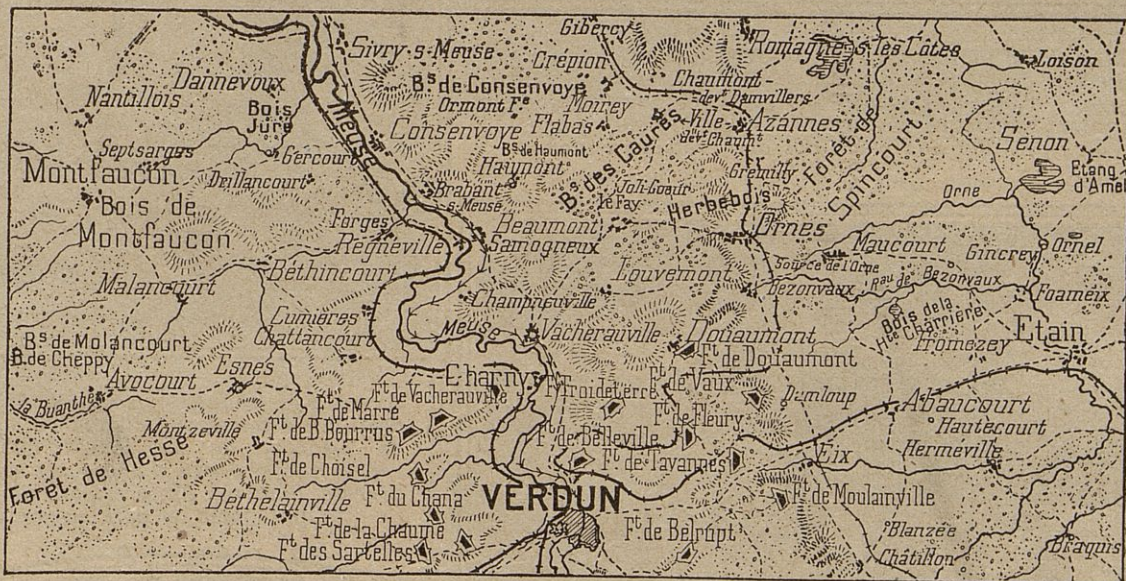
Trois autres attaques allemandes se sont produites au cours de cette semaine sur notre front de Belgique, d'Artois et de Picardie.

Le 20 février, après un violent bombardement de nos positions, les Allemands ont tenté de franchir le canal de l'Yser à Steenstraete. Quelques groupes ont pu parvenir à notre tranchée de première ligne d'où ils ont été chassés aussitôt.

En Artois, le 21, à la fin de la journée, l'infanterie ennemie a effectué une forte attaque au bois de Givenchy ; elle a pu pénétrer dans nos tranchées de première ligne, sur un front de 800 mètres environ, et, en plusieurs endroits, dans notre tranchée de doublement d'où une énergique contre-attaque l'a chassée. Cette offensive a été menée par des effectifs qu'on peut évaluer à sept bataillons, soit près de dix mille hommes ; l'ennemi a subi des pertes considérables.

En Picardie, les Allemands ont été encore moins heureux. Après avoir dirigé sur nos lignes un intense bombardement et des émissions successives de gaz suffocants sur un front de sept kilomètres, ils ont tenté de sortir de leurs tranchées en divers points ; ils ont été partout repoussés par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

Ainsi que nous l'avons dit, la bataille de Verdun a été précédée d'attaques d'avions et de zeppelins ; elles tournèrent à notre avantage. Dans cette même journée du 21 février, nos aviateurs ont abattu sept appareils ennemis, tandis que nos escadrilles bombardaient heureusement la gare de Mulhouse et les fabriques de munitions de Pagny-sur-Moselle. Mais la plus belle prouesse est à l'actif de nos auto-canoniers qui ont démolé un zeppelin à Brabant-le-Roi, près de Revigny ; un obus incendiaire traversa le monstre aérien qui tomba en flammes ; on a retrouvé l'équipage entièrement carbonisé.



LE TERRAIN DE LA BATAILLE DE VERDUN



## DANS LES VOSGES



Pour parcourir les pentes et les plaines glacées des Vosges, nos chasseurs alpins emploient le ski qui permet de glisser à une vitesse atteignant facilement 10 kilomètres à l'heure. Les skieurs évoluent avec la plus grande aisance; ils se plient sur leurs genoux ou se couchent sur la neige pour se dissimuler le plus possible aux yeux des observateurs ennemis.



Avant que la guerre n'éclatât, le « Pays de France » se destinait à faire connaître notre admirable pays méconnu de beaucoup de nos compatriotes. Notre photographie représente un coin d'une forêt vosgienne; les branches givrées donnent l'impression de fines dentelles; c'est une vision de paix au centre de la guerre.



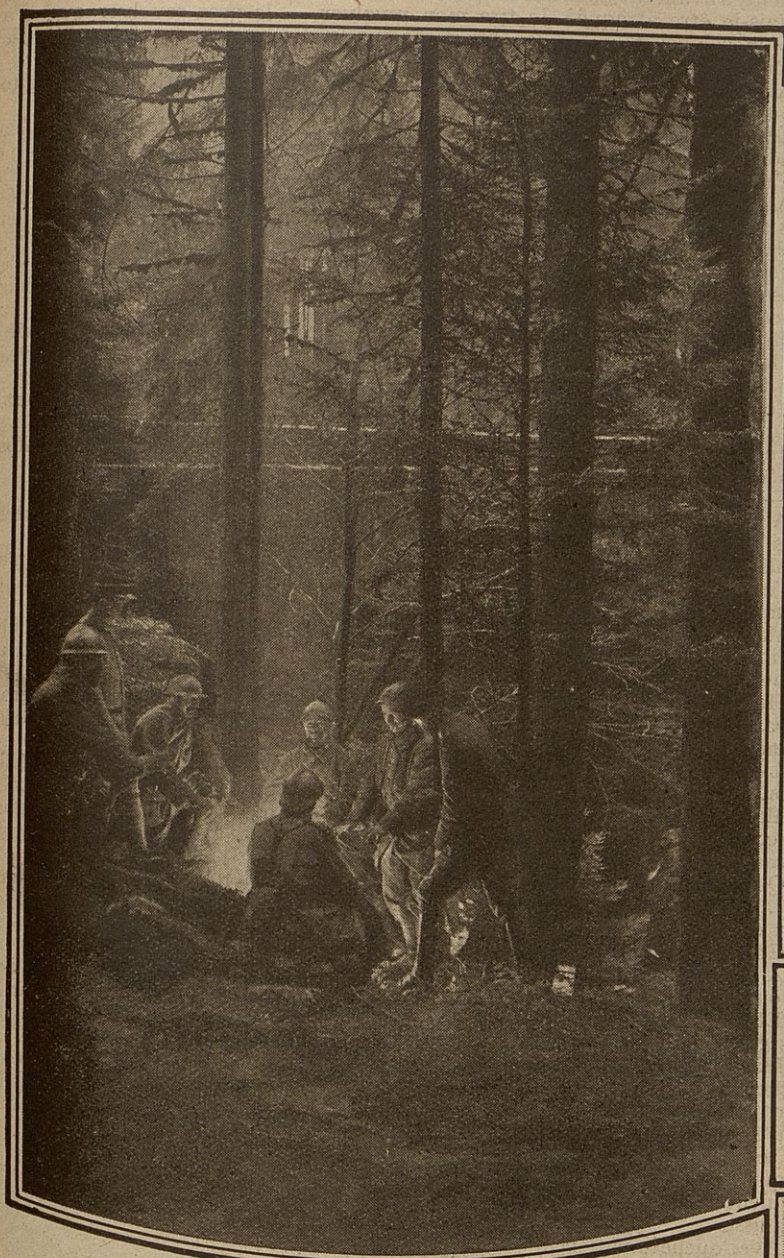
La guerre de montagne ne peut être faite que par des hommes très robustes et entraînés à parcourir rapidement les pistes neigeuses. Malgré leur esprit organisateur, les Allemands avaient négligé cette partie de leur organisme militaire, et les troupes qui se battent dans les Vosges sont d'une infériorité manifeste comparées à nos héroïques chasseurs alpins, pour qui la montagne n'a plus de secrets. Les « diables bleus » se suivent à la file indienne, et leur uniforme bleu-marine — qu'ils n'ont pas voulu remplacer — se détache nettement sur la blancheur des montagnes. Cette neige rend le ravitaillement particulièrement difficile; cependant grâce aux mulets dont la force de résistance est connue, et dont le pied est d'une sûreté exceptionnelle dans la montagne, nos alpins peuvent alimenter leurs dépôts de munitions et de vivres.

Les routes sont sillonnées par les troupes qui vont ou reviennent des tranchées. Pendant la marche, on croise des autos qui avancent lentement, des traîneaux auxquels sont attelés des chiens de l'Alaska; c'est un tableau du plus pittoresque effet, et la nature à l'aspect sauvage paraît étonnée de tout ce mouvement et de tout ce bruit.





## PAYSAGES VOSGIENS



Dans la sapinière odorante, nos poilus ont allumé un feu avec des branchages ramassés dans la forêt vosgienne. Rangés en cercle, ils réchauffent, près des flammes rougeoyantes, leurs membres engourdis par le froid.



Les phares qui blanchissent la route décèlent tout à coup l'entrée d'un tunnel percé dans le roc. L'auto s'arrête sur l'ordre de deux sentinelles, et elle ne pourra s'enfoncer dans le souterrain qu'après une minutieuse vérification des papiers des voyageurs. C'est un des nombreux incidents auxquels doit s'attendre tout automobiliste parcourant en temps de guerre l'admirable région vosgienne.



fumées qui montent, et l'éclatement des obus jette une lueur rouge sur les sommets neigeux. C'est un cadre magnifique, digne des luttes titanesques que livrent nos vaillants alpins. Dans les lointains, on aperçoit les plaines d'Alsace, d'où semble partir un éternel appel à la délivrance qui, chaque jour, devient plus proche.



Les Vosges! Ce nom évoque des paysages tourmentés où les sapins dressent leurs silhouettes régulières. C'est dans ce magnifique décor que nos « diables bleus » font, chaque jour, mille prouesses. L'hiver poudré de blanc, cimes et vallées, et le retour des tranchées s'effectue souvent avant que la brume du matin ait complètement disparu. Quelquefois, d'une route perchée dans la montagne, on découvre à la jumelle une lutte d'artillerie, des feux qui se croisent, des





## Dans la tourmente

CARNET DE ROUTE D'UN DOCTEUR FRANÇAIS A TRAVERS  
LA SERBIE, L'ALBANIE ET LE MONTÉNÉGRO

(Suite)

Sur la route d'Ipeck, 25 novembre.

Dieu sait que je ne passe pas pour un sybarite et qu'il n'a jamais été dans mes habitudes de m'éterniser au lit.

Mais les fatigues de la journée d'hier, jointes à celles de cette nuit passée sur ce plancher, me font souhaiter de retarder, ne fût-ce que de quelques minutes, le moment du lever...

Il est encore nuit close...

Ma fille et les infirmières, étendues à ses côtés, ne paraissent pas non plus très pressées de se mettre en route...

Mais, pour fouetter mon énergie, il me suffit de penser tout à coup aux dernières paroles du colonel F. :

« Gagnez au plus tôt Andriewitza, m'a-t-il recommandé : une fois là, seulement, vous n'aurez plus à craindre d'être rejoint par l'ennemi. »

Debout !... Les bévoihls sont attelés et Nicolas nous attend...

Une fois de plus, je m'étonne de ce singulier animal qui constitue, dans la région de Prizrend, tout le bétail d'attelage ; le cheval est réservé pour la selle...

Le bévoihl est un bœuf de poil noir, donnant assez exactement l'impression d'un petit éléphant...

Nous partons, assez silencieux, songeant déjà, dès le début de l'étape, aux difficultés qui nous attendent...

Je demeure auprès du char, tant pour protéger les infirmières qui, fatiguées dès les premiers pas, y sont montées, que pour avoir l'œil sur nos provisions et notre petit bagage.

Ce Nicolas ne me dit rien qui vaille...

Ma fille, qui ne peut s'astreindre à l'allure lente de l'attelage (deux à trois kilomètres à l'heure), me devance en compagnie de Mladénowitch ; peu à peu, gagnant au pied, elle finit par disparaître ainsi que M<sup>lle</sup> W..., qui, elle, a trouvé moyen de se procurer un cheval à Prizrend.

Et les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres, lents, durs à « tirer », suivant l'expression militaire...

La boue augmente, pour ainsi dire à chaque pas, une boue collante dans laquelle nous enfonçons jusqu'aux genoux et où s'enlise le char si terriblement, que, parfois, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux tout abandonner que de nous immobiliser pendant des heures à tenter de l'arracher à cet engluement...

Une fois surtout, je crois bien qu'il nous va falloir dételer les bœufs et poursuivre notre route en abandonnant nos couvertures et nos cantines : c'est au sortir d'une petite rivière dont nous avons dû creuser la berge pour permettre à l'attelage de hisser le char sur la route.

Mais celle-ci est tellement défoncée par le passage d'une colonne serbe qui nous précède de quarante-huit heures, qu'enlisées jusqu'au moyeu il semble que les roues fassent corps avec le sol...

La nuit vient... et je songe avec inquiétude à ma fille dont je n'ai aucune nouvelle depuis le commencement de l'étape... Je sais bien qu'elle est en compagnie de Mladénowitch et j'ai confiance dans ce garçon débrouillard et dévoué.

N'empêche que dans des circonstances semblables j'aimerais à l'avoir près de moi...

Enfin un camion militaire (le dernier qui dut quitter Prizrend) nous rejoint et, nous voyant dans un si grand embarras, l'un des officiers nous propose un coup de main pour nous tirer de là : le char, mis à la remorque du camion, est hissé le long de la berge et nos bœufs, accablés par le long effort qu'ils viennent de fournir pendant deux heures, soufflent...

Ce n'est pas le seul service que me rend ce camion : il me débarrasse des infirmières auxquelles les officiers proposent de les emmener jusqu'à Ipeck. Elles acceptent avec joie, et moi j'ai peine à cacher mon contentement d'une proposition qui soulage mon attelage d'une surcharge, bien inutile en l'espèce...

Mais il m'est impossible d'aller plus loin ce soir : les bœufs n'en peuvent plus et Nicolas me déclare qu'à vouloir les pousser plus loin, on risque de les voir tomber fourbus...

Nous menons le char dans une prairie dont le sol permet d'établir une manière de campement et, étendus parmi les cantines, enroulés dans nos couvertures, nous cherchons le repos...

Au bout de quelques instants, Nicolas ronfle à poings fermés : moi, je ne puis dormir, l'esprit tout rempli de la pensée de ma fille.

Talonné par l'inquiétude, je me lève et je marche sur la route, poussé par mon angoisse, avec le vague espoir que, retardée elle aussi dans sa marche, elle aura campé non loin de moi...

Je vais au milieu de la nuit, impressionné un peu par la solitude tragique qui m'entoure.

Soudain, d'un bouquet de bois dont je longe la lisière, des formes sortent

en rampant : cela ressemble à des loups... J'en compte une douzaine qui, prudemment, s'avancent dans ma direction...

Vais-je être attaqué ? Je tire mon revolver — le gros revolver que m'a donné le colonel F. — et je me tiens sur la défensive, adossé à une roche que contourne la route.

Au moins, de la sorte, puis-je faire face à mes adversaires, sans crainte d'être surpris par derrière...

Le cercle se rétrécit : si je les laisse avancer davantage, je vais les avoir sur moi...

Tant pis, je me décide à agir : je vise et je tire...

A ma détonation, un hurlement de douleur répond : un concert d'abolements furieux éclate et une meute de chiens sauvages se jette sur moi, d'un seul élan...

Je décharge mon arme, coup sur coup : et cette fusillade coupe l'élan de mes assaillants qui se retirent à bonne distance, sans cependant paraître vouloir renoncer à l'attaque...

Je me hâte de recharger mon revolver et je m'apprête à battre en retraite dans la direction de mon campement, me disant que Nicolas, attiré par la fusillade, va accourir à la rescousse...

Contrairement à mon attente, ce n'est pas de ce côté que m'arrive le secours, mais du côté opposé.

Je vois une silhouette d'homme qui court dans ma direction, en même temps qu'une voix me crie :

— Tenez bon !... tenez bon !...

A la vue de ce renfort, les bêtes tournent le dos et disparaissent, à toutes pattes, dans le bois...

Ma joie est grande en reconnaissant Mladénowitch : il m'explique que ma fille l'envoie vers moi pour me rassurer sur son compte, et, tout en regagnant le campement, il me donne des détails sur l'étape qui a été très dure.

Ma fille, les pieds déjà abîmés par la course de la veille, avait beaucoup de peine à marcher, en raison de la boue dans laquelle on s'englissait à chaque pas.

Heureusement qu'après avoir passé sur un tronc d'arbre une large rivière, on avait fait la rencontre d'un paysan albanais conduisant un petit char attelé de deux bœufs fringants...

L'homme, interpellé par Mladénowitch, avait accepté de recueillir ma fille sur son char, pendant un quart d'heure seulement... Pourquoi : un quart d'heure ?

Mais, à peine avait-il installé la voyageuse, qu'il poussait ses bœufs dans la direction d'un marais que longeait à peu de distance la route, et cela malgré les grands cris poussés par Mladénowitch et M<sup>lle</sup> W.

Quelle était l'intention de cet homme ? Voulait-il faire une simple plaisanterie ?... Voulait-il mettre ma fille dans une posture critique de laquelle il se serait chargé de la sortir moyennant finances ?...

Encore un point que l'on n'eut pas le loisir d'éclaircir...

A peine sortie du marais où elle avait été enlisée jusqu'à la ceinture, ma fille, on le comprend, n'avait rien eu de plus pressé que de sauter en bas du char...

Et l'on avait poursuivi la route jusqu'à ce que l'on rencontrât deux docteurs grecs qui gagnaient Ipeck à cheval...

Ma fille alors avait exigé de Mladénowitch qu'il rebrousse chemin pour me rassurer sur son compte et me dire que, trop fatiguée pour venir à ma rencontre, elle allait poursuivre son chemin, en compagnie des docteurs jusqu'à ce qu'elle trouve un abri pour passer la nuit...

Je ne suis qu'en partie

tranquillisé et les heures s'écoulent lentes, pleines d'angoisse.

Avec quelle impatience je guette à l'horizon la première lueur, avant-courrière de l'aurore !...

Enfin, voici le jour !...

— Nicolas, attelle !...

Et nous partons dans la nuit finissante, les membres rompus, la tête bourdonnante, ayant hâte de savoir...

Ipeck, 26 novembre.

Nous sommes, grâce à Mladénowitch, le débrouillard Mladénowitch, installés confortablement chez un commerçant turc qui nous a reçus à merveille ; conformément aux mœurs musulmanes, tous les honneurs me sont réservés, en ma qualité d'homme.

Je trône sur un divan de velours brodé, tandis que ma fille et ses compagnes sont humblement assises sur de petits coussins de velours rouge, placés à même le plancher...

C'est dans ces postures réciproques que nous avons partagé le repas du soir, autour d'une petite table à pieds courts, sur laquelle était posé un immense plat de cuivre rempli de poule au riz !...

Ah ! l'excellent repas ! Quel confort ignoré depuis des jours, de pouvoir prendre sa nourriture au moyen d'une cuiller !...

Et quelle délicieuse nuit nous allons passer, moi, toujours sur mon divan auquel des serviteurs ajoutent des couvertures soyeuses, brodées admirablement !

Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir céder cette couche confortable à mes compagnes, réduites à d'excellents coussins jetés à terre, auxquels se viennent ajouter des couvertures chaudes, mais non brodées !...

Mais le protocole turc est là, impitoyable, avec lequel il n'y a pas à transiger...

(A suivre.)

Reproduction, traduction et adaptation réservées pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark. Copyright by Georges Faber, 1916.



Je vise et je tire...



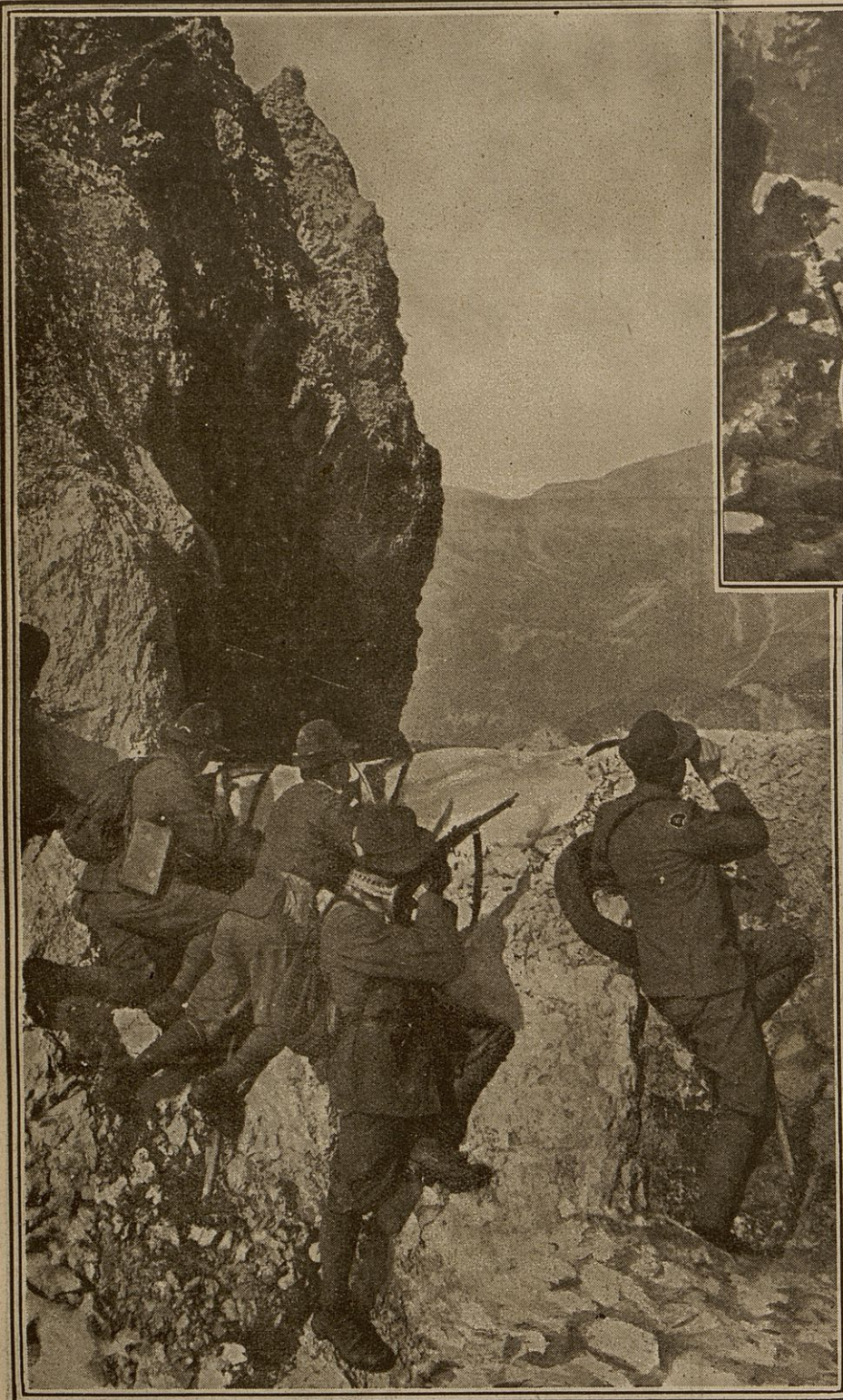
## LA NEIGE A PARIS



Une abondante chute de neige est chose assez rare à Paris. Les Parisiens se sont réveillés, le 25 février, dans une ville toute blanche. Les flocons tombaient sans interruption. Des scènes pittoresques, semblables à celles que nous reproduisons ici, donnèrent une note d'originalité à la grande ville, peu habituée à ce spectacle.



## SUR LE FRONT ITALIEN



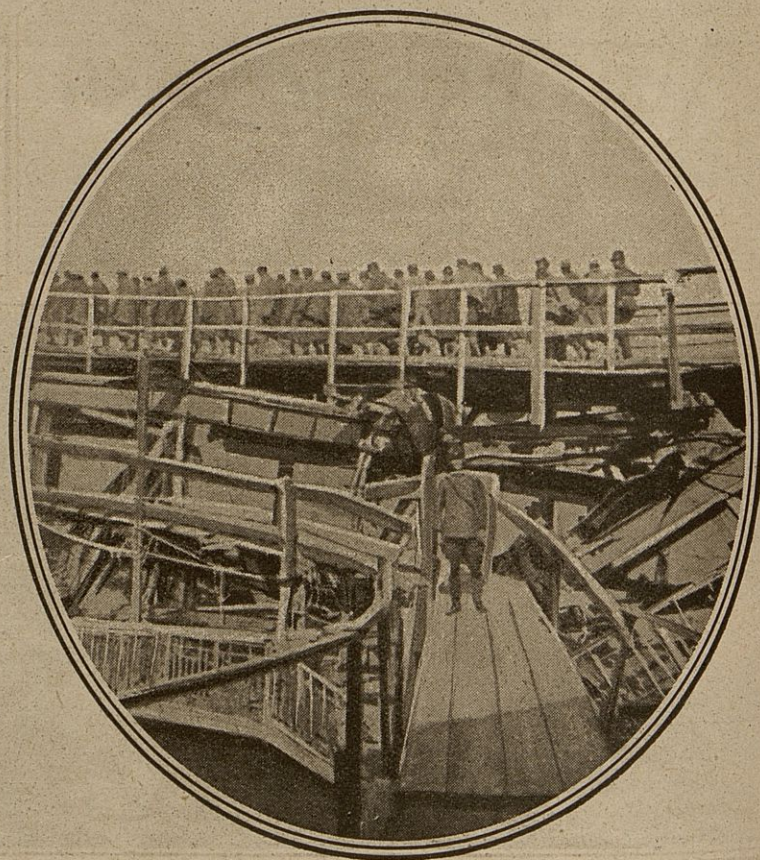
*Poste avancé des alpins italiens dans les Dolomites.*



*Alpins italiens transportant un chamois qu'ils viennent de tuer dans les Alpes carniques.*

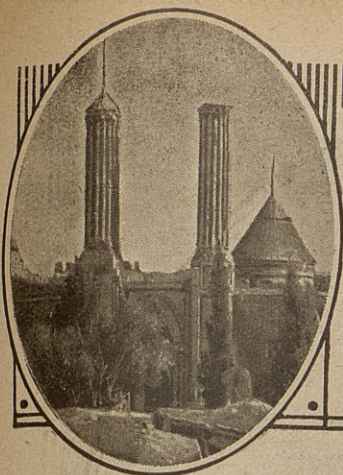


*Une tranchée autrichienne complètement détruite après un violent bombardement de l'artillerie italienne.*



*La lutte de l'Italie contre l'Autriche s'est ralentie un peu. Cela tient aux obstacles naturels que rencontrent nos alliés latins, de plus, les Autrichiens protègent leurs tranchées au moyen de réseaux de fils de fer barbelés. Celui que représente notre photographie est installé sur le Carso. Dans le médaillon, des prisonniers autrichiens, conduits vers l'arrière, traversent un pont sur l'Isonzo.*





## LES ALLIÉS SUR LA ROUTE DE CONSTANTINOPLÉ

## ERZEROUM, LA VILLE CONQUISE

La chute brutale, et presque foudroyante, du centre militaire d'Erzeroum a été pour les impériaux un formidable coup de massue.

Si les Turcs, dans leurs communiqués officiels, ont préféré passer purement et simplement, sans autre forme de procès, l'incident sous silence, — les Allemands n'ont pu s'empêcher d'accuser, plus ou moins aigrement, le choc, pour eux imprévu.

C'est la troisième fois que le drapeau russe flotte sur les minarets et les coupôles de la vieille capitale arménienne, tapie dans son repaire de montagnes à 1.950 mètres d'altitude, au pied du mont Pallanteken, — la troisième fois en 88 ans! Déjà une fois, le général Paskévitch, en une offensive foudroyante, l'avait enlevée au cours de l'été de 1828 : le tsar Nicolas I<sup>er</sup> fut obligé de la rendre au traité d'Andrinople. Le général Loris Melikhoff l'enleva de nouveau en novembre 1878 : sous la dure pression de Bismarck, le tsar Alexandre II fut à son tour obligé de la rendre au traité de San-Stefano.

Et voilà quarante ans que, du haut de l'Ararat, à la frontière commune de la Russie, de la Perse et de la Turquie, les sentinelles caucasiennes guettent au loin la vallée commandée par la cité que les Arméniens de jadis appelaient Garin, les Romains Théodosiopolis, qu'au XI<sup>e</sup> siècle les Turcs Seldjoukides baptisèrent Arzen-er-Roum (terre des Romains), que prirent les sultans d'Ico-nium en 1241, Tamerlan en 1387, Mahomet II en 1400, les Russes en 1430 et l'empire ottoman en 1514. — Trop souvent aussi le vent du soir balayant le cours supérieur de l'Euphrate vint-il apporter, dans la Géorgie russe et jusqu'à Tiflis, l'écho de ces massacres, par quoi la sauvagerie turque consommait l'assassinat périodique du peuple arménien.

Souvenir des campagnes anciennes, elles aussi menées de manière foudroyante, désir de la grande revanche, colère contre ces massacreurs d'innocents que protégeaient et encourageaient depuis dix-huit mois leurs dignes suzerains de Germanie, — tous ses sentiments unis ont certainement aggravé le poids de l'offensive russe.

Le 15 janvier, la troisième armée turque étendait sa ligne sur un front installé à l'est d'Erzeroum, appuyant son aile gauche à la mer Noire, son aile droite au lac de Van et adossant son centre à la place puissante dont les Allemands tout récemment venaient de garantir la solidité. Quinze grands forts modernes sur une ligne de 32 kilomètres barraient, suivant une directive nord-sud, la vallée et étaient renforcés par une seconde ligne de cinq forts en arrière. Aussi grands remueurs de terre que les Allemands, les Turcs avaient, sous la conduite d'ingénieurs teutons, entassé de toutes parts, redoutes, batteries, tranchées, abris, boyaux, en un inextricable labyrinthe qui venait s'appuyer aux antiques murailles de la place.

Les Russes étaient contraints de suivre trois couloirs dont chacun se heurtait à un groupe de forts : la route d'Olty par les forts Kara-Gioubek et Tafta, la route de Kars aux forts Devé-Boyoun, et la route méridionale aux forts Pallanteken. Formidables défenses hérissant des routes rendues impraticables par le froid, la neige, la glace et les traquenards *made in Germany*.

En quatre jours tout était fini. Ce fut un extraordinaire assaut qui dura soixante et quelques heures, et qui emporta tout, comme un raz de marée emporte une digue.

Trois cents canons, vingt forts modernes à l'allemande, un parc de pontonniers, des fusils, des mitrailleuses, des caissons, des trains de ravitaillement, un butin inouï est là dans Erzeroum. Mais les vainqueurs ont autre chose à faire que de le dénombrer : il faut achever la victoire.

L'aile gauche de l'armée turque se replie en hâte autour du chef qui commande sur la mer Noire, Bastar pacha; mais celui-ci, pour qui Trébizonde forme une base plus ou moins solide, a déjà fort à faire en soutenant le choc incessant de l'escadre russe, acharnée à fouiller la côte à la poursuite des moindres bateaux de ravitaillement. Ne va-t-il pas se trouver pris entre cette escadre et l'armée russe qui marche sur Gumuch-Kaneh et Erzedjan?

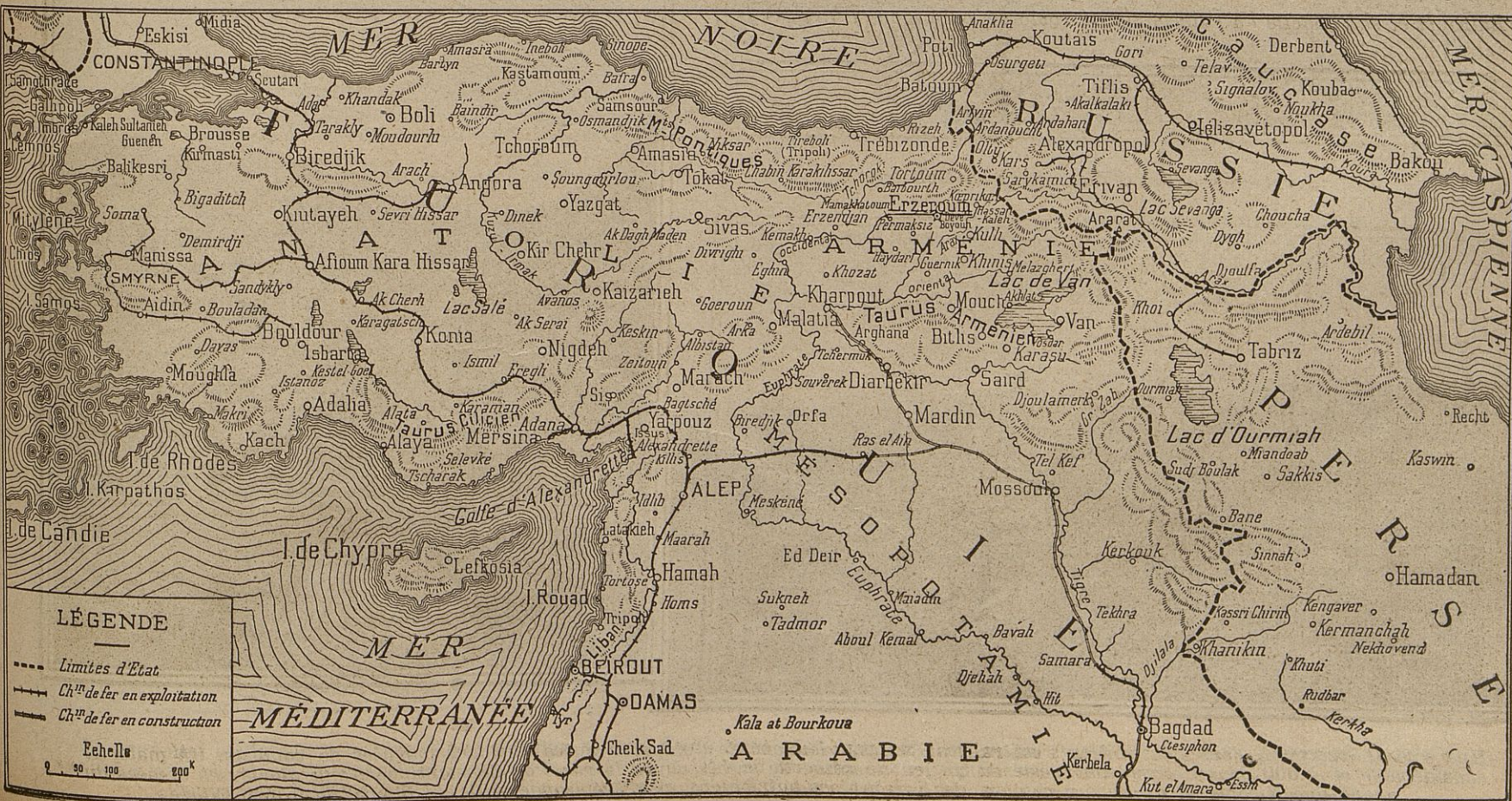
Quant à l'aile droite, elle voudrait bien se rabattre par la moyenne vallée de l'Euphrate sur Mossoul et Bagdad, afin de retrouver le chemin de fer allemand et l'armée germano-turque qui tient tête aux Anglais. Mais les Russes ont là encore pris leurs précautions. Une colonne a contourné le lac de Van par le nord et par le sud, enlevé les villes de Mouch et d'Aklat, coupant la route qui, d'Erzeroum par Bitlis ou même Diarbekis, conduit à Mossoul.

La situation de l'armée russe victorieuse est donc excellente; aussi bien moralement que matériellement. Moralement, le coup de massue ainsi porté a et aura dans tout l'Orient un prodigieux retentissement. Matériellement, la position dans laquelle le grand-duc se trouve placé est de tout premier ordre : en effet, il prend la haute main sur tout ce riche domaine que l'Allemagne croyait déjà le sien.

Les Russes sont à Erzeroum; ils y sont entrés d'une telle course, que leur élan pourrait bien les porter plus loin assez rapidement. Une armée turque culbutée, l'armée germano-turque de Bagdad menacée d'être prise à revers, le grenier anatolien, la région de recrutement kurde visés directement à courte portée, voilà de quoi occuper Enver pacha qui y conduit une armée de secours.

Il faut défendre le cœur même de la Turquie : Sivas, Angora, Kastamouni. Qui sait encore? Les Français ont une base à Castellorizo, une autre à l'île Ruad. Assise entre les deux au fond de son golfe, Alexandrette est une proie offerte, toute proche de cette ville d'Adana où le chemin de fer de Bagdad, l'indispensable, le précieux chemin de fer, objet de tous les soins de Guillaume II, se rapproche dangereusement de la côte. Qui sait encore? Il y a une armée toute fraîche d'Australiens, de Zélandais, d'Anglais en Egypte.

Toutes les hypothèses sont à envisager. Car la riche Asie Mineure, convoitée, puis occupée en sous main et sous le prête-nom du sultan par les gens de Guillaume II, pourrait bien fournir aux Alliés ces mêmes ravitaillements qu'espéraient les Pangermanistes. Or, à l'heure actuelle, la porte de l'Asie allemande a été enfoncée en quatre jours et, montés sur les débris de ce rempart tombé, les Russes sont là qui regardent, prêts à répondre aux signaux de leurs alliés installés en Mésopotamie et dans l'archipel de la mer Egée.





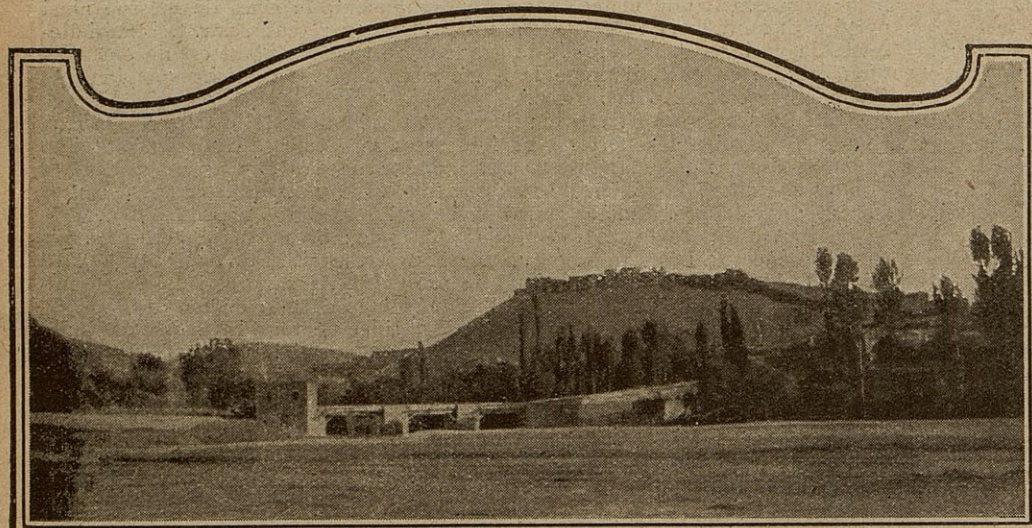
## ERZEROU M



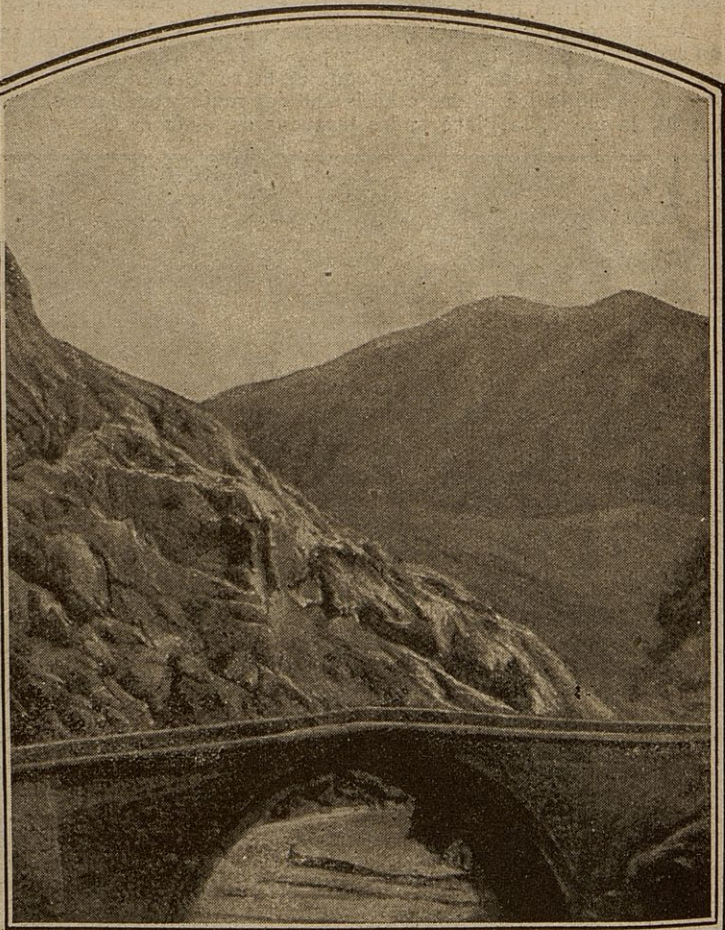
*Erzeroum, la capitale de l'Arménie turque.*



*Tour en ruines de Ketchi-Khalé.*



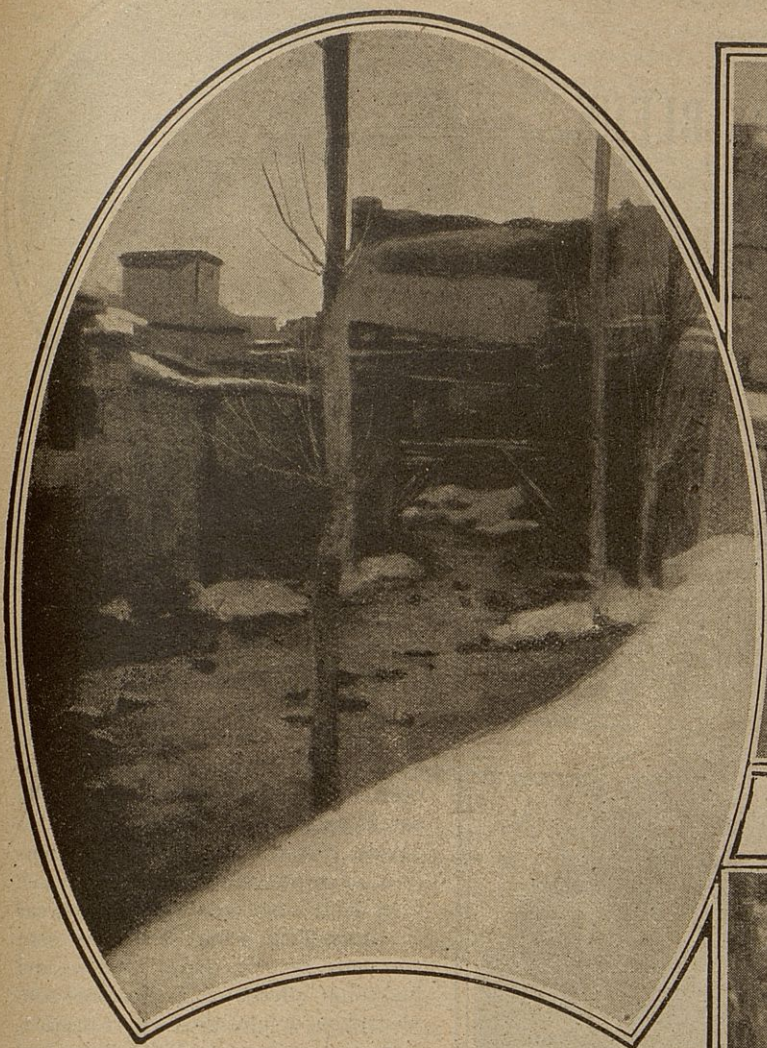
*Baïbourt et sa citadelle en ruines, sur la route de Trébizonde à Erzeroum.*



*Une vue d'Erzeroum, dont nos vaillants alliés, les Russes, viennent de s'emparer après quelques journées de combats. Un matériel considérable et 4.000 prisonniers sont restés entre leurs mains. Ce succès ouvre la route de Constantinople aux glorieuses armées du grand-duc Nicolas. A droite, un pont sur le Karchet, route d'Erzeroum à Trébizonde, ville du littoral de la mer Noire.*



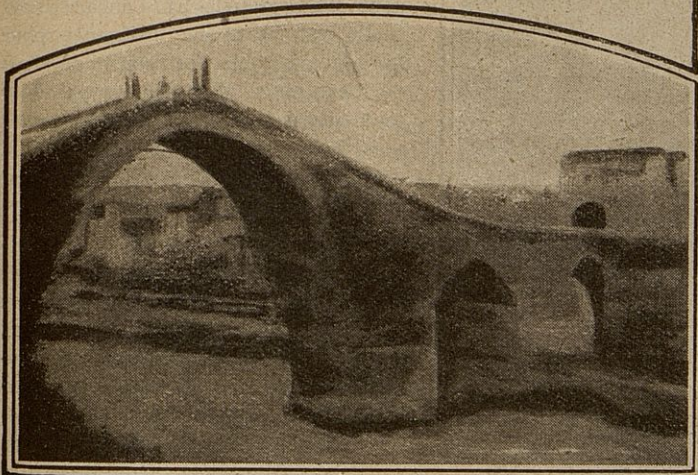
## EN ARMÉNIE



Pont en bois à Bitlis, au sud d'Erzeroum.



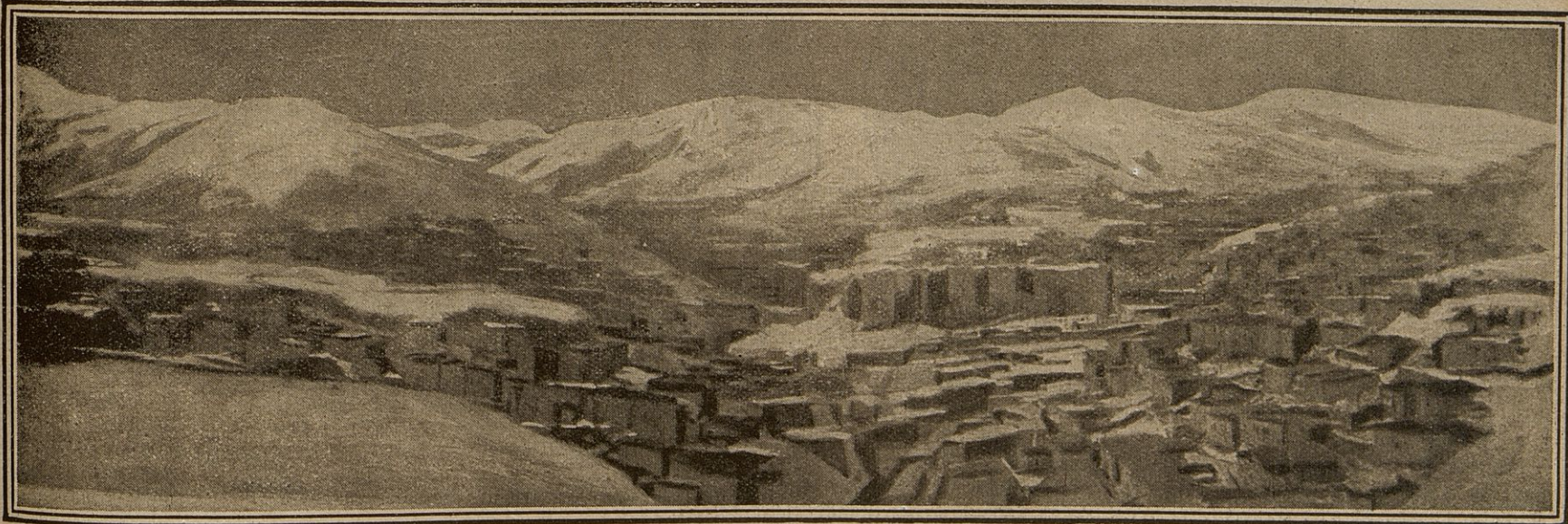
L'ancienne et la nouvelle forteresse de Bitlis.



Le pont d'Altum-Kœpru, sur la route de Bagdad.



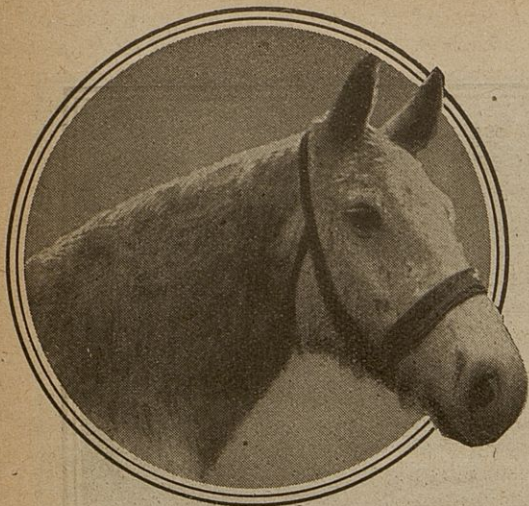
Vue générale de Van, prise de la citadelle.



Poursuivant l'armée turque, les Russes s'avancent vers Bitlis, située au sud d'Erzeroum. Au centre de l'espace occupé par la ville se dresse un rocher aux pentes abruptes, dont les ruines d'un ancien château-fort couronnent le sommet. La vue générale de Bitlis, que représente notre photographie, donne une idée de l'aspect de ces pays où un froid de 25 degrés règne en ce moment.



## AUTOUR DE PARIS

LE DÉPÔT DE LA CROIX-BLEUE  
A MORET

Dernièrement, un monsieur pressé qui avait pris un fiacre s'énervait de la lenteur avec laquelle trottaient le malheureux cheval. Il adressa à l'automédon

quelques observations, mais celui-ci, se retournant vers le client impatient, murmura :

— Lui en voulez pas... C'est un blessé de la guerre !...

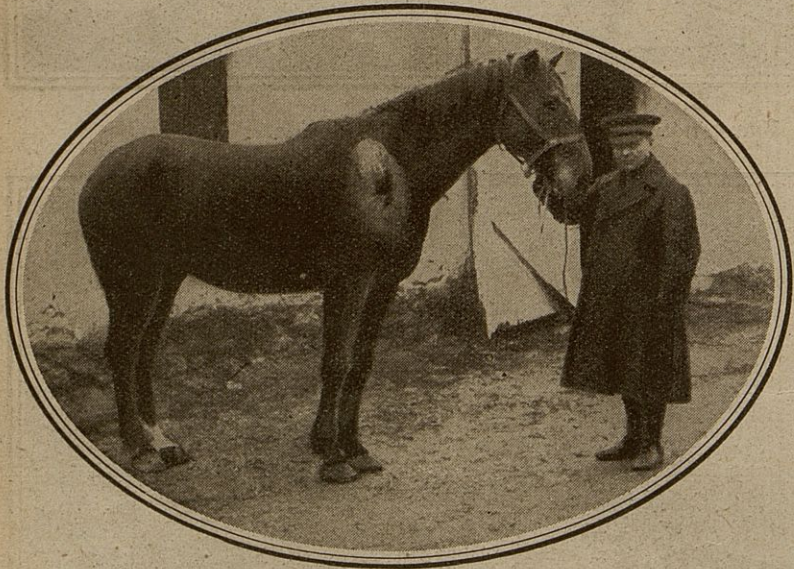
Et c'était vrai. Le brave cheval, après des mois de campagne, avait été blessé sur le front. Ramassé dans un dépôt, soigné, puis réformé, il s'en allait, sous l'œil paternel d'un cocher respectueux de ce passé, parmi la foule anonyme qui ignorait sa gloire...

Sans doute, nous en verrons encore, de ces réformés, dans les brancards d'un fiacre ; nous en rencontrerons à la campagne, bien loin de Paris, chez quelque agriculteur qui aura recueilli ce brave serviteur inutilisable pour l'armée. Mais ce que nous ne soupçonnons pas, peut-être, c'est le nombre énorme de chevaux blessés, qui, grâce à des soins vigilants et à une organisation bien comprise de dépôts, sont retournés, guéris et alertes, vers d'héroïques destinées.

La guerre a fait naître les charités les plus exquises sous les formes les plus imprévues. Lorsque les hommes blessés eurent été pourvus de tout le confort et de tous les soins nécessités par leur état et dus à leur vaillance, on songea à s'occuper de ces « frères inférieurs » qui partagent si intimement avec leur cavalier les tristesses et les tragiques beautés des combats. Si la tactique imprévue de la guerre actuelle a restreint jusqu'ici le rôle du cheval, encore diminué par les progrès de l'automobile, il n'en est pas moins vrai que,



UN VÉTÉRINAIRE CONSTATE L'EXCELLENT ÉTAT D'UN CHEVAL CONVALESCENT



BLESSURE DE L'ÉPAULE CAUSÉE PAR UN ÉCLAT D'OBUS

dans l'ombre des nuits ou sous des bombardements incessants, le cheval traîne les voitures de ravitaillement, les cuisines roulantes, ou emmène vers de nouvelles positions, de tout l'effort de ses reins puissants, le poids énorme de l'artillerie lourde. Et s'ils tombent, ce n'est point dans l'ivresse d'une charge, mais dans leur rôle obscur et si utile de « tracteurs ».

Des dépôts, tout aussitôt, s'organisèrent, et l'Angleterre nous envoya presque au début de la guerre, en France, la *Croix-Bleue*, qui est, pour la

définir clairement, la Croix-Rouge des chevaux.

Cette association a pour but, on le sait, de recueillir les chevaux blessés sur les champs de bataille, quelle

que soit leur nationalité ou la nature de leur blessure. La Croix-Bleue les soigne, les guérit et les rend aux armées, prêts à de nouveaux combats.

Lord Lonsdale a été l'initiateur de cette œuvre, dont lady Smith Dorrien est la présidente. Lord Lonsdale est un grand seigneur ; il aime passionnément le cheval. Chez lui, les vastes écuries de sa splendide propriété contiennent cent cinquante ou deux cents chevaux, choisis parmi les types les plus admirables de l'« Irlandais » ou du pur sang. Et ce grand seigneur est aussi un patriote, puisqu'il entretient à ses frais — son immense fortune le lui permet — quatre régiments. Sous de pareils auspices, une œuvre semblable devait réussir. Beaucoup de noms français sont venus s'ajouter à une liste déjà longue de bienfaiteurs, car la Croix-Bleue, dont les frais sont énormes, ne vit que des dons qui lui sont offerts. L'Angleterre subvient, pour la plus grosse part jusqu'alors, aux dépenses d'installation et d'entretien. A aucun moment, l'argent n'a manqué. Et l'encaisse actuelle est plus que suffisante pour faire face à toute éventualité pendant de longs mois. Mais il n'est pas douteux que la générosité de notre pays voudra apporter aussi son appui à cette cause de la Croix-Bleue, qui est celle de la cavalerie française.

Plusieurs dépôts de la Croix-Bleue existaient en France. Un des premiers fut établi à Serqueux, en Normandie. Les opérations militaires, certaines nécessités ont modifié l'emplacement de ces dépôts. Aujourd'hui, les principaux sont à Provins et à Moret (avec subdivision à Saint-Mammès).

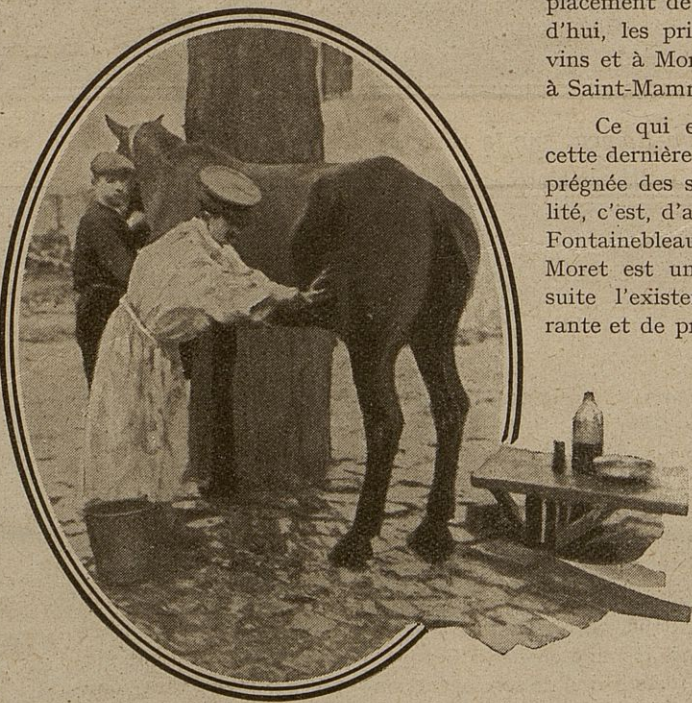
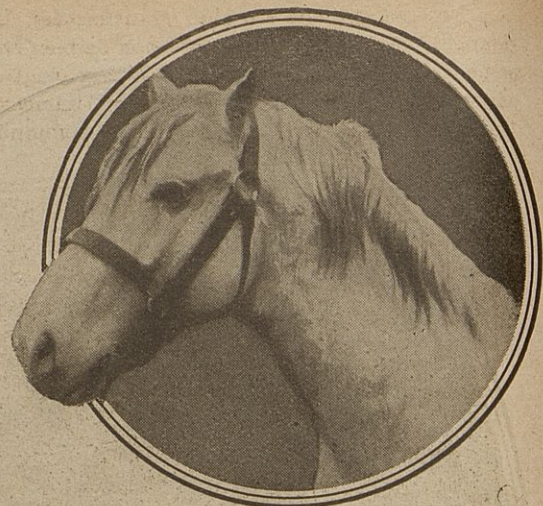
Ce qui explique le choix de cette dernière petite ville, tout imprégnée des souvenirs de la féodalité, c'est, d'abord, la proximité de Fontainebleau — dont le dépôt de Moret est une annexe — et ensuite l'existence d'une eau courante et de prairies étendues. Mais

ce n'était pas une petite affaire que de trouver, dans une cité vieillotte comme celle-ci, des locaux suffisants pour loger les chevaux ramenés blessés du front.

L'ingéniosité anglaise, la bonne volonté française, une entente vraiment cordiale ont vite triomphé des

PANSEMENT D'UNE PLAIE INTÉRESSANT LA ROTULE

difficultés qui pouvaient se présenter. Et ce dépôt de Moret a réalisé en peu de temps des prodiges de confort, en utilisant tous les locaux plus ou moins aptes à devenir des écuries.





Des granges ont été ainsi transformées. Les murs, blanchis à la chaux, donnent, dès l'entrée, une impression de bien-être propre. La paille est soigneusement « roulée » sous les pieds des cent vingt chevaux qui sommeillent — ou souffrent silencieusement — dans cet immense quadrilatère où l'air circule librement. Deux, trois grandes pièces communiquent entre elles, très hautes



INJECTION DANS UNE PLAIE DU GARROT

et bien éclairées. Aux poutres du toit, on a eu soin de laisser pendre quelques vastes toiles d'araignée qui, l'été venu, seront fatales à la horde des mouches et permettront aux « pensionnaires » de la Croix-Bleue d'être tranquilles. Plus loin, à quelques cents mètres de Moret, se trouve une sorte de ferme, au milieu de vastes prairies. Les bâtiments d'exploitation ont été aménagés en écuries, au-dessus desquels flotte le drapeau blanc à Croix bleue. Il y a là environ une centaine de convalescents, logés par cinq, par dix, dans ces locaux improvisés. Et dans les bâtiments qui entourent le bureau du commandant, dans une rue de Moret, d'autres chevaux encore, sur une litière épaisse, achèvent leur guérison.

Chaque cheval est un « numéro ». Il porte son matricule au sabot ; il possède une fiche spéciale, correspondant à ce numéro, et sur un registre se trouve l'indication de sa maladie ou de sa blessure, sa date d'entrée et de sortie, en un mot, toutes explications utiles destinées à un contrôle immédiat.

Et quelle variété de races, de structures, de forces se dissimule sous cet anonymat du matricule ! La nerveuse sveltesse des chevaux marocains voisine avec la puissante musculature des chevaux d'artillerie lourde. Le Tarbais côtoie le mulet ; le pur sang arabe semble plus grêle aux côtés d'une solide monture de cuirassier.

— Nous avons même eu ici des chevaux boches, me dit mon aimable cicerone, et je dois dire qu'ils étaient dangereux pour leurs voisins... En général, les chevaux que nous soignons sont doux ; ceux-là, vraiment, n'étaient pas abordables...

Même les chevaux !... Oui, assurément, ceux qui sont là, devant moi, semblent doux et patients... Ils viennent d'un peu partout, de tous les endroits où l'on s'est battu. Beaucoup sont blessés au poitrail, au ventre, par des éclats d'obus ou de shrapnells. On me montre l'épaule d'un malheureux cheval complètement déchiquetée, des plaies affreuses de garrot. Et je me demande si jamais ces chairs reprendront, si le travail lent des tissus s'opérera, si la vie reviendra sous cet épiderme lacéré ; mais le sourire de la personnalité qui soigne ces misères me donne confiance : il sait que dans deux, trois mois, le pauvre quadrupède souffreteux d'aujourd'hui sera le cheval vigoureux qui hennira au clairon, là-bas, dans son régiment retrouvé... On me cite l'exemple unique d'un cheval qui a été trépané cinq fois. Cette « forte tête » ne se ressent plus aujourd'hui ni de ses blessures ni de son opération : il a repris son rang dans l'escadron où il était tombé. Ne peut-on espérer, après un pareil cas, les cures les plus merveilleuses ?

A côté des blessés, sont les malades, ceux qui souffrent de javarts, d'engorgements, de plaies causées par les harnais, et puis les *fourbus*, ceux qui tombent d'épuisement et de fatigue, n'en pouvant plus, après avoir donné,

comme s'ils comprenaient, tout leur effort. J'en ai vu plusieurs. Les uns venaient d'arriver, dans un état affreux de misère ; ils regardaient les êtres et les choses avec de grands yeux indifférents, comme les gens qui ont beaucoup souffert... Les autres, soignés à la Croix-Bleue depuis plusieurs semaines, donnaient l'impression du convalescent qui aspire déjà à une vie plus active... Et d'autres encore, complètement guéris, paraissaient deviner leur départ prochain, et semblaient chercher dans l'air vif, de leurs naseaux ouverts, comme une odeur de poudre...

A quelques mètres de leur écurie, coule le Loing, dont l'eau courante baigne les membres las ou engorgés des chevaux surmenés. Un peu plus loin, de vastes prairies offrent aux boiteux ou aux malades des membres la molle élasticité de leur sol.

Spontanément, de petits propriétaires, d'humbles fermiers ont proposé leurs prés au commandant de la Croix-Bleue, désireux d'apporter leur quote-part à cette belle œuvre. Et plus tard, si quelques-uns de ces chevaux sont inaptes à retourner au front, ils trouveront leurs invalides chez ces mêmes fermiers, où ils feront des travaux en rapport avec leur état.

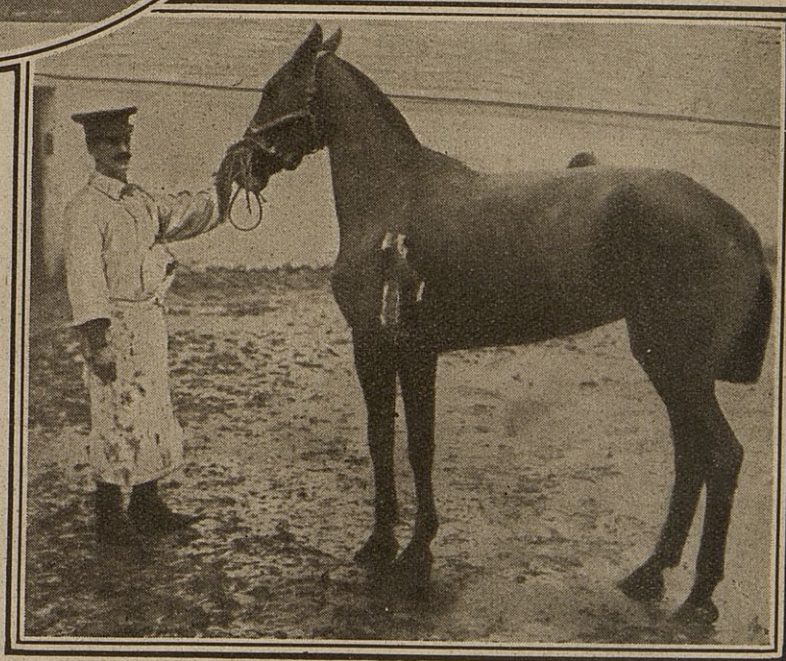
Cet ensemble de conditions heureuses permet de jeter un coup d'œil rassurant sur le tableau des chevaux sauvés et rendus à leur régiment. La mortalité est vraiment infime pour le grand nombre de chevaux qui passent dans ces dépôts. Et comment en serait-il autrement avec les soins dont les entourent quotidiennement deux vétérinaires, quatre assistants-vétérinaires, sous la direction intelligente et modeste d'un commandant et d'un adjoint au commandant ? Il manque à la Croix-Bleue de Moret une salle d'opérations : on est obligé, actuellement, d'opérer en plein air ; mais cette lacune, avec l'ingéniosité qui a procédé à toute cette installation, sera prochainement comblée.

Les réserves de médicaments sont énormes : il y a de quoi soigner cinq fois plus de chevaux que n'en contiennent les dépôts de Moret et de Saint-Mammès. Envoyés d'Angleterre avec cette libéralité qui caractérise nos voisins, les produits, les ingrédients, les mille choses de la pharmacie s'entassent, méthodiquement, dans une pièce spéciale où règne le même ordre et la même propreté.

Matériellement parlant, la Croix-Bleue est donc admirablement organisée. Nos dépôts français n'ont du reste rien à lui envier. Mais, dans une œuvre semblable, la perfection du côté matériel ne suffit pas toujours pour donner un excellent résultat. Et si ce résultat est aussi parfait, il semble qu'on le doive attribuer en grande partie à l'affection, au dévouement du personnel — depuis le chef jusqu'à la garde d'écurie — pour les malheureux chevaux, soignés avec une bonté qui dépasse de beaucoup les limites des obligations professionnelles. N'est-ce pas là, la moitié de la



UNE PARTIE DU PERSONNEL DE LA CROIX-BLEUE DE MORET



EPAULE DÉCHIQUETÉE PAR UN ÉCLAT D'OBUS, EN VOIE DE GUÉRISON

guérison ? Il y a, dans la main qui panse et qui veut guérir, de mystérieuses douceurs qu'apprécient les humains, dont la voix sait trouver les mots qu'il faut pour exprimer leur reconnaissance. Ceux qui se dévouent à la guérison des chevaux blessés lisent certainement dans le regard de ces « frères inférieurs », dont ils soulagent les souffrances, l'expression silencieuse de leur gratitude.



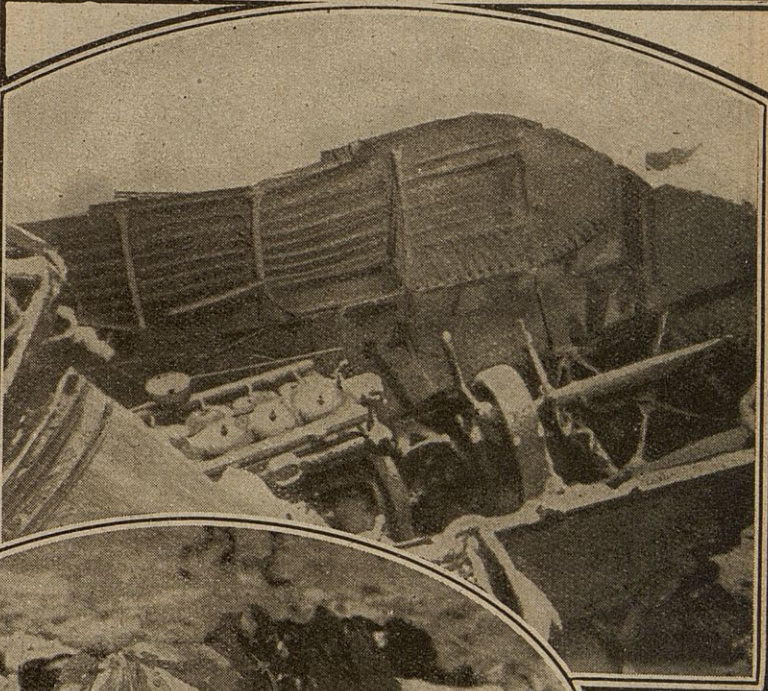
## LA FIN DU ZEPPELIN



Les victimes du dernier raid des zeppelins sur Paris sont vengées. La section d'auto-canon dont nous donnons ci-dessus la photographie a descendu le 21 février un zeppelin portant le n° L-Z-77 qui est venu s'abattre près de Brabant-le-Roi. En bas, nos poilus examinent avec satisfaction les restes du dirigeable dont la carcasse n'était plus qu'un débris informe. Dans les médaillons : à gauche, l'adjudant G., qui commandait la section ; à droite, le canonnier P., qui a pointé la pièce.



## LES DÉBRIS DU ZEPPELIN



Un obus, tiré par un 75 monté sur automobile, a suffi pour détruire un des plus récents modèles de zeppelins. En quelques minutes, le dirigeable incendié vint s'écraser sur le sol. L'équipage fut carbonisé; dans le médaillon, le corps presque intact d'un feldewebel qui s'était précipité dans le vide. Les autres documents représentent différents aspects des débris du zeppelin.



## NOS PRÉSIDENTS AU FRONT



Visite des cantonnements par MM. Poincaré et Dubost;  
M. Deschanel s'enquiert de la nourriture des poilus.



MM. Poincaré, Dubost et Deschanel arrivent à .., en Alsace.



Pendant le discours du maire de .., un vieux  
combattant de 1870.



Du haut d'un pic d'Alsace, les trois présidents examinent la plaine de Mulhouse;  
derrière eux, le général de Villaret.



Le président de la République, accompagné de MM. Dubost et Deschanel, présidents du Sénat et de la Chambre des députés, a visité dernièrement l'armée des Vosges. Le voici à son arrivée à .., passant en revue un bataillon de chasseurs qui s'est particulièrement distingué dans les récents combats.



# L'HEURE SACRÉE

PAR  
ELY-MONTCLERC

CHAPITRE TROISIÈME

MARRAINE DE GUERRE

Deux bonnes nouvelles arrivèrent coup sur coup à Barquigny quand il sortit de prison. Deux lettres lui parvinrent qui apportaient espoir et réconfort. L'une émanait du Consulat Américain à Paris et lui faisait savoir que sa femme et ses enfants étaient en bonne santé chez leurs parents à Cambrai; l'autre, signée « C. Sénéchal », annonçait l'envoi régulier d'un colis de victuailles toutes les semaines sans exception, des lainages et autres objets d'habillement dont Barquigny pouvait avoir besoin.

A cette lettre des plus aimables, un petit mandat s'ajoutait. Du coup, Barquigny sauta de joie. Il y avait longtemps, bien longtemps qu'il ne s'était senti aussi heureux. Et vous pensez s'il fit fête au pacson (1) lorsqu'il lui fut distribué. Quantité de bonnes choses s'y trouvaient qu'il arrosa, en compagnie de quelques copains, avec le produit du mandat. Avoir des nouvelles de sa nichée et posséder une marraine de guerre, tout ça à la fois; pour une veine, c'était une vraie reine! Ce qu'il aurait dû cœur à l'ouvrage désormais!

— J'y pense, remarqua-t-il soudain, j'étais tellement estomaqué en recevant les babillades que j'dois avoir mal lu celle de ma marraine. J'me rappelle à présent que c'est signé Sénéchal, comme le petit freluquet aux airs de fille qui...

Le caporal Lavaine avait accepté de trinquer avec Barquigny. Il l'interrompit, devinant ce que l'autre allait dire.

— Pas de blagues, mon vieux, Sénéchal est un chic type. Il t'avait promis de t'éviter le Conseil, il a tenu parole.

— Non? Tu crois que...

— Je ne crois pas, je suis sûr. Seulement, Sénéchal ne veut à aucun prix que ça se sache. Si je vends la mèche, c'est parce que je te voyais parti à lui tomber dessus. La lettre de ta marraine est signée « Sénéchal », que tu dis?

— Oui, il me semble. Attends qu'on la relise.

On la relut. Barquigny ne s'était pas trompé.

— Sénéchal t'aura recommandé à quelqu'un de sa famille probablement: sa mère ou sa sœur. Quant à la lettre du Consulat, il me l'avait annoncée aussi. Tu vois qu'il a le bras long, ce gosse, et qu'au lieu de continuer à lui faire des misères, tu devrais le porter dans ton cœur.

— Mais, objecta Barquigny, la dame écrit qu'elle a eu mon nom par une œuvre qui s'occupe de procurer des marraines; c'est donc pas Sénéchal...

— Puisqu'il entend rester dans la coulisse, faut pas le gêner, ce garçon; moi, j'suis sûr et certain que tout ton bonheur vient de lui. A toi de lui montrer que tu n'es pas un ingrat.

— Tu parles, pauvre petit! Il doit souffrir pire que nous, lui qu'a pas l'habitude d'être à la dure. Du moment que c'est son idée, on n'aura l'air de rien, mais fie-toi à Barquigny, mon vieux, pour avoir l'œil sur lui, quand y aura du gauche. En attendant, vive ma marraine! Je t'invite pour partager ses pacsons et ses mandats, jusqu'à ce que t'en aye une à ton tour. Une supposition qu'on se partagerait la même? Ces madames si calées n'en sont pas à un fafiot près!

— Possible, mais je ne suis pas un type qui tend la main. Du reste, ma frangine va pouvoir m'aider un peu d'ici quelque temps.

— Ah! elle va mieux?... Elle est placée?

— Elle se rétablit tout doucement, et, grâce à Mme Barbier, notre voisine, Henriette vient de trouver une place.

— Où ça?... Dans un bureau?

— Non, chez un vieux savant qui habite Saint-Cloud et qui a besoin d'une secrétaire pour copier un grand travail historique. La mère Barbier a entendu parler de la chose chez ses patrons, elle a averti ma frangine qui est allée se présenter et qui a eu la veine d'être acceptée.

— On la prend à demeure, nourrie, logée, dans une magnifique villa et il paraît que la femme du vieux savant est tout plein gentille. Avec ça, un travail très doux, du bon air; la gosse va se retaper en plein.

— Combien qu'elle gagne?

— J'en ignore, mon colon, mais ce ne sera pas lourd, du moment qu'elle est défrayée de tout. On lui a dit qu'on verrait à la fin du premier mois et, naturellement, elle n'a pas pipé. C'est déjà bien joli qu'elle ait ça, la chérie. Une vraie convalescence dans du coton. Ne gagnerait-elle rien que je serais quand même très heureux. Si tu savais quel poids j'ai de moins sur

le cœur depuis que je connais la nouvelle. Les Boches s'en apercevront quand c'est qu'on leur tombera sur le cuir.

— A présent, tout va bien; vive la France!

— Te manque plus qu'une marraine. Si, si, t'en faut une. La gosse gardera son pèze, les purées comme nous n'en ont jamais de trop, et j'suis sûr qu'elle a dû faire quelques petites dettes du temps qu'elle était malade... Alors... Ça ne sert à rien de se rengorger comme un coq, quand on a le gousset vide. Par le fait, pour ce que ça leur coûte à ces madames! Elles iront un peu moins au *five au clock téa*, voilà tout!

— Tu as tort, Barquigny, moi je trouve qu'elles sont rudement gentilles de se dévouer comme elles le font. Les unes, infirmières qui soignent et dorlotent les blessés; les autres, qui se donnent la peine de penser aux poilus, qui les gâtent et leur écrivent de si aimables lettres. Tu vois, ta marraine, elle t'a jamais tant vu; n'empêche qu'elle te parle en amie, avec affection... C'est bon ça, ça vous fait chaud au cœur; j'aimerais mieux des lettres que des pacsons, tel que tu me vois. Et Barquigny hochant la tête.

— Pour sûr que c'est bon une babillarde de quel qu'un qui s'intéresse à vous! Nous, les poilus, on n'a pas aut'chose. Sans les babillades, on serait comme un prisonnier dans sa cellule, on ne saurait rien du monde. Le cafard me trottait assez d'être tout seul, tout seul, un vrai pestiféré!... Des fois, ça me rendait louffingue. Mais, maintenant, on est rien maousse, pépère, mon colon. Vive le bon Die! qui nous envoie une risette à toi z'et à moi.

— Et je te vas lui répondre dare-dare à ma marraine et, tant pis si ça te chiffonne, mais je vas lui glisser en douce que j'ai un copain que j'aime bien et qu'elle

Jean Sénéchal n'avait pas su, et il avait pour excuse sa jeunesse. Mais, maintenant, il savait quelle somme de joie peut procurer un peu d'or et il n'aurait garde de l'oublier jamais.

Il bénissait sa destinée, il bénissait la guerre... Son école rude mais salubre lui faisait découvrir, en quelques jours, plus de vérités que n'en contient souvent toute l'existence d'un homme.

— Toujours à tes écritures, tantine?

— Il le faut bien! J'ai à l'heure actuelle soixante-cinq filleuls, par conséquent une quinzaine de lettres à écrire chaque jour. Les pauvres enfants, ils sont si heureux de les recevoir que ce serait un crime d'employer des secrétaires. Et puis, c'est si amusant! Cela remplit ma vie, tu sais.

— A la bonne heure, tu as une façon délicate de comprendre le devoir. Faire son devoir gaiement, rien de tel pour vous maintenir en santé. Ainsi, moi...

La tante de Jean Sénéchal, tantine Clémence, leva vers sa nièce Colette un regard scrutateur. Elle fit une moue sceptique.

— Toi, ma petite, tu es pâle, tu as les yeux cernés et des lèvres exsangues.

Colette Sénéchal éclata d'un beau rire juvénile.

— Merci, tantine, tu m'arranges bien. Si j'étais infatuée de ma personne, tu y mettrais bon ordre.

— Je dis la vérité, mon bijou. Jolie, tu l'es, et tu le sais bien. Tu as les plus beaux yeux, des cheveux de reine tout ensoleillés, et ton sourire est le plus délicieux qu'il y ait au monde. Mais tout ça est en train de fiche le camp comme dirait Jean, notre jeune poilu, parce que tu t'éreintes à ton hôpital. Si tu continues, il faudra t'arrêter.

— Oh! tantine, j'aime tant mes blessés et ils me le rendent si bien. Ce serait pour moi un tel crève-cœur!

— Ma bonne petite, il y a des limites à tout. Vois, au début de la guerre qui nous surprit à Trouville, ta mère et moi nous avons vaillamment servi comme infirmières. Nous donnions nos soins et notre temps sans compter. Ça a duré deux mois, après quoi il fallut rendre notre tablier. Nous étions fourbues, nous n'en pouvions plus. Toi seule as résisté et n'as pas lâché pied un seul jour.



serait un amour de madame si qu'elle voulait s'y intéresser aussi un petit peu.

Lavaine se débattait de plus en plus faiblement les affirmations de son camarade eurent enfin raison de sa répugnance à paraître solliciter un bienfait.

— Laisse-toi faire, conclut Barquigny, je saurai m'y prendre, Crains rien, j'suis pas tout à fait une moule et j'arrangerai la chose aux oignons, sans froisser la délicatesse de monsieur!

Lavaine se laissa faire.

Quant à Jean Sénéchal, en voyant sortir de l'auberge bras dessus, bras dessous les deux amis, ils s'esquiva afin de n'être pas vu, mais il riait sous cape d'avoir si parfaitement réussi sa double bonne action. L'enfant, qu'il n'avait pas encore tout à fait dépouillé, éprouvait une fierté d'être pour ses camarades comme un bon génie inconnu, dispensateur de grâces.

La baguette magique qui réalise à peu près tous les désirs des hommes est la richesse, mais ceux que la fortune a comblés ne savent pas s'en servir la plupart du temps; ils ignorent que cette fortune dont ils sont orgueilleux n'est qu'un dépôt dont un jour il leur faudra rendre compte.

Ce dépôt, ils l'utilisent pour leur seul usage, pour la satisfaction exclusive de leur égoïsme. Ce sont de pauvres riches envers qui la justice immanente se montrera tôt ou tard sévère.

Il y en a qui ne savent pas — ce sont les moins coupables — d'autres qui ne veulent pas. Jusqu'alors,

— Je voudrais ne pas t'offenser, tantine, mais avoue que ce n'est pas la même chose. J'ai vingt ans...

— Tandis que ta mère en a quarante-cinq et que, moi, je suis son aînée de six ans! N'hésite pas à déclarer que nous sommes deux vieux chevaux de renfort! Ces jeunesse sont d'une impertinence, ma parole, elles se croient tout permis. Bon, bon, ma petite, joue avec ta santé. Un beau jour, tu verras... ce que tu verras. Ménage-toi, si tu veux faire feu qui dure.

— Entendu, madame Rabat-joie. Là-dessus, embrassons-nous et laisse-moi filer. Je suis déjà en retard.

Cette conversation avait lieu dans la chambre de M<sup>lle</sup> Sénéchal, celle-ci étant assise devant une table-bureau encombrée de papiers. Elle était occupée à écrire au moment où sa nièce était entrée la surprendre.

Voyant que Colette se penchait pour l'embrasser, et aussi pour lire un peu par-dessus son épaule, tantine posa vivement la main, qu'elle avait blanche et belle de forme, sur l'épître commencée.

— Veux-tu bien te sauver!... Curieuse!

— Hé! mais, tantine, il y a de quoi. N'ai-je pas vu l'en-tête: « Mon bien cher filleul! » et une phrase qui débute ainsi: « Comment! vous me remerciez pour de... » pauvres petites attentions, alors que c'est moi qui... Ah! ça! acheva la jeune fille d'un air gentiment scandalisé, voudrais-tu chercher un amoureux parmi tes filleuls par hasard? Ce serait... fort pour une tantine qui n'a pas voulu se marier quand elle en avait l'âge.

(A suivre.)



## SUR LE FRONT RUSSE

Les communiqués officiels russes ont donné de nouveaux détails sur la prise d'Erzeroum et sur les pertes infligées aux Turcs. Poursuivant les unités de l'armée turque, nos alliés ont tourné et pris, au nord-ouest d'Erzeroum, les restes de la 34<sup>e</sup> division turque, avec treize canons, des mitrailleuses, des caisses à cartouches et à obus. Dans la région de la chaussée d'Erzeroum, ils ont pris le reste d'un régiment. Pendant l'assaut de la forteresse, deux cent quarante canons ont été capturés.

Les Russes, continuant leur marche victorieuse vers le sud de l'Arménie, ont enlevé d'assaut les villes de Mouch et d'Akhat.

La poursuite des Turcs a permis à nos alliés de faire prisonniers quarante-neuf officiers et environ deux mille cinq cents soldats ; six canons, un drapeau, un grand nombre d'armes et de munitions ont encore augmenté le butin des armées du grand-duc Nicolas.

L'une de ces armées se rabattant vers la côte de la mer Noire a délogé les Turcs du bassin de la rivière Vitsesou et les a refoulés derrière la rivière Boyoukdere. Les Turcs ont évacué Trébizonde, dont les dépêches privées ont annoncé l'occupation par les Russes, mais la nouvelle n'était pas officiellement confirmée au 24 février.

Dans la région de Khnys, la cavalerie russe a chargé de grosses forces d'infanterie turque qu'appuyait un régiment de cavalerie régulière ; les Turcs ont abandonné le champ de bataille, laissant de nombreux cadavres sur le terrain, des prisonniers et un matériel considérable aux mains des Russes.

Sur le front qui s'étend de la mer Baltique à la Bukovine, il n'a été signalé que des actions locales peu importantes. C'est ainsi, que le 20 février, une lutte d'artillerie assez violente s'est engagée dans le secteur d'Illuxt ; près du lac Sventen, les canons russes ont détruit deux blockhaus allemands. Le lendemain, des travailleurs allemands étaient dispersés près de Dvinsk par l'artillerie de nos alliés. A Illuxt, les Russes faisaient sauter cinq fourneaux au-dessous de cinq blockhaus ennemis ; une lutte acharnée s'engageait pour la possession des entonnoirs ; finalement nos alliés restaient maîtres de la position.

Le 23, une attaque allemande se produisait dans la région du chemin de fer de Ponéviéje, à l'ouest de Dvinsk ; elle était non seulement repoussée, mais les Russes gagnaient du terrain.

En Volhynie, une attaque aussi heureuse pour nos alliés se produisait le même jour au nord de Tchartorisk et les faisait également progresser.

En Galicie, la guerre paraît s'être transformée en lutte de mines et de sape ; les communiqués n'ont en effet signalé, depuis quelques jours, que des explosions de mines ou de camoufllets.



*Le nouvel ambassadeur du Japon en France et M<sup>me</sup> Kushiyo-Matsui débarquent à Marseille.*

## DANS LES BALKANS

La marche des Autrichiens sur Durazzo est toujours très lente ; elle se heurte à de grosses difficultés en raison de la nature du terrain, du manque de voies de communications pour le transport des canons, des munitions et des vivres. Les Italiens et les Albanais d'Essad pacha ont construit des retranchements en avant de la ville ; ils étaient décidés à la défendre vigoureusement.

Toutefois on a annoncé de Vienne que la ville serait encerclée et que les Autrichiens auraient franchi le fleuve Arzen près de son embouchure au nord de Durazzo ; ils auraient occupé les premières lignes de défense établies à l'est de Pazar-Sjak. Ils auraient également occupé d'autres retranchements que les Italiens avaient préparés à une dizaine de kilomètres au sud-est de Durazzo.

En Serbie, la situation des Bulgares et des Austro-Allemands qui occupent le pays ne paraît pas extrêmement brillante. Les soldats ont été mis à la démission et le mécontentement augmente chaque jour parmi les Bulgares ; dans la région de Monastir, la vie est devenue d'une cherté excessive ; la farine fait complètement défaut.

A Salonique, aucun événement d'ordre militaire ne s'est produit ; on a parlé d'une rencontre entre nos troupes et des détachements bulgares ; le fait a été officiellement démenti.

Le général Sarrail est allé à Athènes rendre visite au roi Constantin ; cette visite a eu un caractère purement militaire. A son retour le commandant en chef du corps expéditionnaire s'est déclaré entièrement satisfait de sa conversation avec le roi de Grèce, qu'il a invité à aller visiter le camp retranché de Salonique.

Le général Moschopoulos, qui commande la troisième division grecque, a fait lui-même cette inspection ; il en est revenu enthousiasmé ; il a dit que les travaux exécutés sur le front franco-anglais sont magnifiques et surprenants ; il est convaincu que Salonique est à l'abri d'une invasion.

L'accord semble aujourd'hui parfait entre les autorités grecques et les autorités militaires alliées ; une commission mixte a été constituée pour assurer désormais le ravitaillement de Salonique et de la Macédoine.

Selon les dires des voyageurs arrivés de la Macédoine orientale, le zeppelin qui tenta le second raid sur Salonique aurait été gravement avarié par le feu des batteries alliées.

Des déserteurs bulgares arrivés à Salonique racontent que les rapports entre Allemands et Bulgares sont de plus en plus tendus.

## LA BATAILLE AUTOUR DE VERDUN



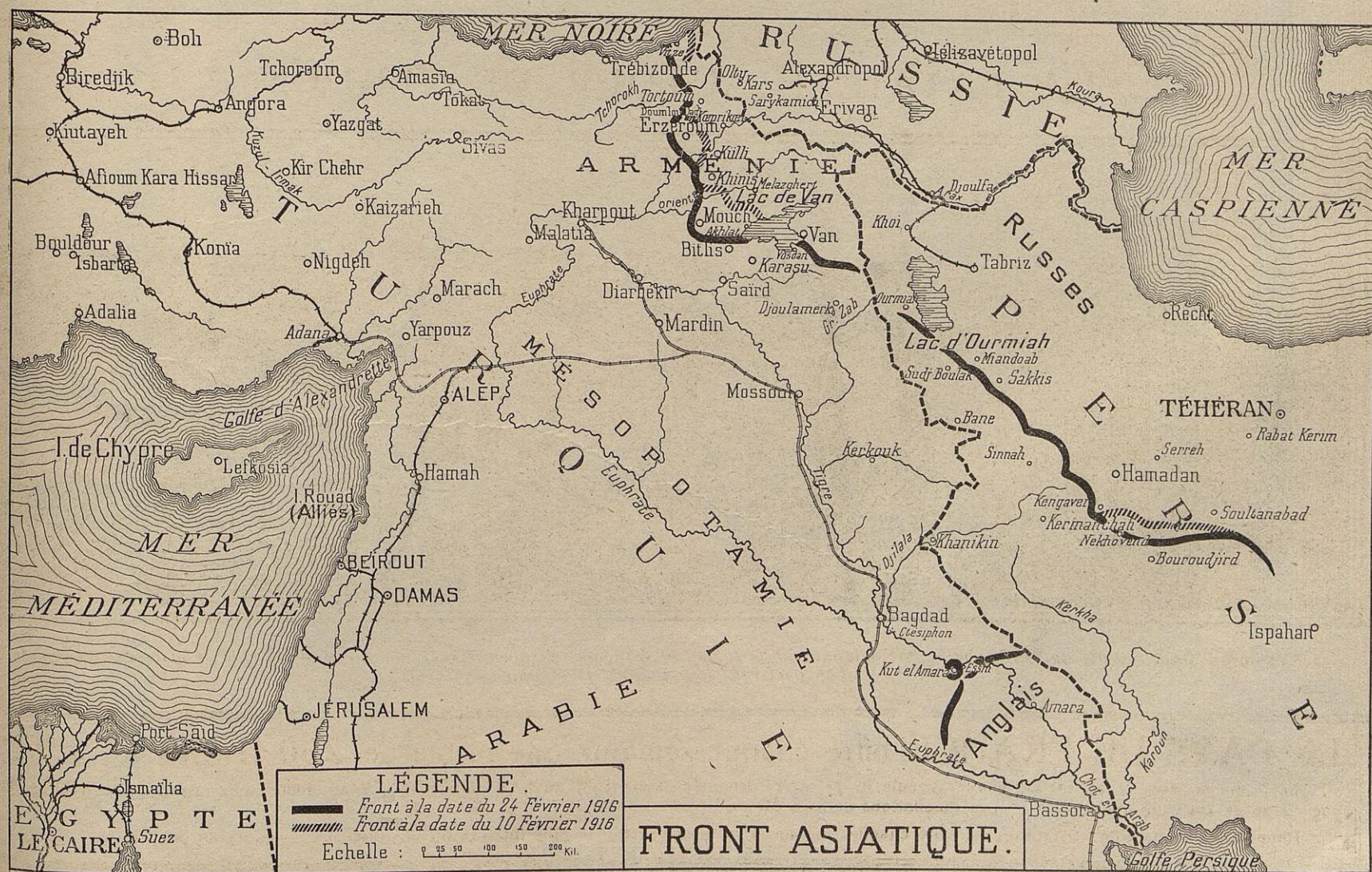
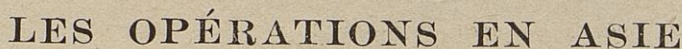
*Au premier plan, les fils de fer barbelés qui défendaient la tranchée française de première ligne. Au fond, le bois et la ferme d'Ormont d'où partirent les attaques allemandes.*

**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 71, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru dans le haut de la page 2 de ce fascicule et intitulé : " Les inondations dans la Meuse ".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.







# La Guerre en Caricatures



ON A FAIM A BERLIN !

— Qu'est-ce que tu cherches, Fritz ?...

— J'envoie un paquet de glands à mes parents... Je cherche... si je ne pourrais pas y ajouter quelques truffes !...



LE RÉVEIL RUSSE

HINDENBURG. — Tarteifle, che le croyais tué... J'ai vendu sa peau !... Il n'était qu'endormi !...